

Patricia Schonstein-Pinnock

Skyline



Skyline

*Le traducteur aimerait dédier cette traduction
à son frère Thierry, l'Africain.*

Titre d'origine : *Skyline*

© Patricia Schonstein-Pinnock, 2000

© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition

Lecture-correction : Fabienne Texier

Cet ouvrage a paru en 2004 aux Éditions L'Écluse.

ISBN : 978-2-37385-275-2

Dépôt légal : mars 2023

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Photographie de couverture : © Jantsarik

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

Skyline

Patricia
Schonstein-Pinnock

Traduit de l'anglais (Afrique du Sud)
par Brice Matthieussent



Des milliers d'enfants furent forcés de participer à la guerre civile du Mozambique, qui dura seize ans (1976-1992) et provoqua une catastrophe sociale et économique dans la région. La plupart de ces enfants furent arrachés à leur foyer et contraints de jouer un rôle cruel et brutal dans cette guerre. Ce livre leur est dédié, ainsi qu'à tous les enfants victimes de la guerre.

Les définitions des termes d'origine étrangère se trouvent dans le glossaire en fin d'ouvrage, p. 251.

Chapitre 1^{er}

VOICI COMMENT NOTRE PÈRE quitte la maison. Il procède simplement, sans la moindre explication. Un vendredi soir il ne revient pas chez nous, voilà tout. Je comprends qu'il est parti pour de bon parce qu'il y a un vide dans l'atmosphère, un vide qui n'était pas là auparavant. Désormais il n'y aura plus de disputes, et les éclats de voix qui résonnent dans tout l'appartement vont se taire.

Voici comment nous sommes installées : je suis assise sur le canapé, consciente comme toujours de la circulation au-dehors. Mossie, ma sœur, est par terre et joue au poker avec deux joueurs imaginaires. Notre mère est recroquevillée au-dessus du téléphone. Il n'y a pas de vent. La lune n'est pas visible dans le ciel nocturne.

Elle est au téléphone depuis dix heures, quand elle a enfin compris qu'il ne reviendrait pas. Elle a téléphoné à l'hôtel Kimberley, au bar Stags Head, au club Georgia. Son espoir, c'est qu'il soit furieux et qu'il picole dans un bar quelcon-

que. Maintenant elle appelle les hôpitaux et les commissariats de police au cas où il aurait eu un accident.

Je me demande pourquoi elle se donne tout ce mal. Ils ne sont pas bons amis, tout ce qui arrive entre eux est laid et brisé. Il n'y a aucune tendresse.

Du doigt, je suis les motifs sur le bras du canapé : oiseau. Branche. Raisins. Feuilles entremêlées. Le tissu est tout usé et je tire sur un fil. Pour finir, je me fâche et je crache le morceau à sa place. Tu ne vois donc pas qu'il est parti ? Il n'a pas eu d'accident. Il ne s'est pas fait agresser. Simple-ment, il n'est pas rentré à la maison. Il t'a quittée. Il nous a quittés. Il est parti.

Je ne dis pas ça d'une manière agréable. Je dis ça pour la blesser parce qu'elle l'a poussé à filer. Mais, au lieu de m'écouter, elle poursuit son étrange chasse à l'homme.

Elle allume une cigarette, même s'il y en a déjà une qui fume dans la soucoupe. Elle a les cheveux en pétard. Elle a l'air tellement ravagée que je ne supporte pas de la regarder. Au-dehors, la circulation hurle. Elle ne hurle pas toujours ; parfois elle crie, parfois elle parle doucement, parfois on dirait une femme qui chante. Ce soir elle hurle et elle emplît l'appartement d'une frénésie paniquée.

Notre mère tire sur sa cigarette, garde la fumée dans ses poumons. Désormais la circulation pleure, son désespoir

se déverse sur la véranda et traverse les fenêtres, pour tout éclabousser de larmes. La circulation est le gémissement d'une Madone nue et ensanglantée.

Je vais m'allonger sur mon lit sans allumer la lampe. Je regarde les lumières de la ville se déplacer au plafond, poignarder l'obscurité. Il ne fait jamais complètement noir dans notre chambre. Même quand on éteint toutes les lampes, les voitures, les néons et les lampadaires laissent en permanence leur halo. La ville se déverse chez nous, elle tourbillonne, macule tout d'une peinture jetée contre un mur, dégoulinante, mélangée.

Mossie rampe sur mon lit. Elle a le visage tout mouillé.

Pourquoi pleures-tu, Mossie? Il n'y a aucune raison de pleurer. Je lui essuie les joues. Elle s'agrippe à moi et, dans la pénombre, commence à articuler le mot Papa. Je m'assois et la pousse si fort qu'elle tombe du lit. Je lui crie : Ne prononce plus jamais ce nom! Tu m'entends? Il est parti! Parti! Je lui saisis les épaules et la secoue, puis je la repousse de nouveau, elle trébuche en arrière et heurte le mur. Ne dis plus jamais ce mot, Papa! Tu m'entends? Ce mot est définitivement mort!

Alors, malgré la pénombre, dans la lueur de la circulation et des lampadaires, je vois bien qu'elle est triste et chamboulée. Je la prends dans mes bras pour la bercer en

fredonnant un peu. La circulation est un vol d'oiseaux qui pleurent dans le soir et rentrent chez eux. Ne pleure pas, Mossie, ne pleure pas.

Elle ne comprend pas, vous savez comme elle est. Mais je m'arrange pour lui faire comprendre. Papa est parti et nous ne prononcerons plus jamais ce mot.



Le premier tableau, intitulé *La Ville du Cap*, ressemble à l'œuvre d'Umberto Boccioni, *La Rue entre dans la maison*.

Des coups de pinceau nerveux et parfois explosifs évoquent la dynamique d'une ville en effervescence, pleine de mouvement, de terreur et d'espoir.

Sur la terrasse d'un immeuble d'appartements, une jeune fille baisse les yeux vers la rue en contrebas. Les bâtiments environnants se penchent vers elle et font d'elle le point focal du tableau.

Les couleurs portent une orchestration de bruits citadins et africains jusqu'au centre de l'œuvre. Des bleus azur ou plumbago, ainsi que des jaunes feu, mêlent aux chœurs de la circulation les battements de tambours en peau de chèvre et les rythmes du *kwaiito*. Une cacophonie de voitures et de gens pressés tourbillonne en une tempête chamar-

SKYLINE

rée : orange grenadille, rouge placenta, bleu varan et teintes brunes du sable du Kalahari.

Nous entendons même, tissé au mélange de jaune d'or et de pourpre, le doux tintement des bracelets de cuivre d'un personnage.

Chapitre 2

JE RETROUVE RAPHAËL AU PORTAIL après l'école. Nous marchons dans Orange Street avant de nous asseoir sur le parvis de l'église de la Science-Chrétienne pour attendre Mossie.

Il mène une existence très ordonnée, en compagnie d'une mère qui prépare de bons gâteaux et qui joue au bridge trois fois par semaine. Son père est parti d'une manière très ordonnée. Il s'est noyé, laissant derrière lui des primes d'assurances et des comptes bancaires, ainsi qu'une belle maison pour que son épouse et son fils puissent y vivre. L'argenterie, les tapis persans, le mobilier sculpté – tel est le décor de l'existence de Raphaël. Avec, parfois, le rêve d'un homme qui dérive lentement en eau profonde : des bulles argentées et silencieuses quittent sa bouche en chantant ; il écarquille les yeux ; ses cheveux flottent vers le haut ; ses chaussures noires et cirées le tirent vers le bas ; il lève les bras comme pour un éloge ; une cra-

vate sombre ondoie à son cou, telle une fougère sous-marine. Cette scène se déroule dans un profond lac bleu.

Notre mère ne parle jamais à Raphaël. Elle le salue quand il entre et quand il sort, ou bien lorsqu'elle le croise quelque part en ville, mais c'est tout. En fait, je ne sais pas avec qui elle parle, car elle n'a pas d'amis. Parfois je souhaite qu'elle aussi ne revienne jamais à la maison. Alors nous serions toutes les deux seules, Mossie et moi, et je suis certaine que nous nous débrouillerions très bien. Je m'occuperais d'elle comme je le fais déjà, et tout irait beaucoup mieux, tout serait plus calme, plus ordonné.

Le bus de New Horizons s'arrête et nous attendons que Mossie en descende. Ton cartable, Mossie! je crie, mais le bus repart et une fois de plus c'est trop tard. Pourquoi tu oublies toujours ton cartable, espèce de souillon? je lui crie et elle éclate de rire. Vous savez comment Mossie rit. Sa tête se met à osciller de gauche à droite, et le soleil se reflète dans ses boucles dorées. Je lui prends la main puis nous traversons la rue.

Est-ce que tu as envie d'emporter tes affaires à l'école dans un sac de chez Checkers, hein, Mossie? Est-ce que tu as envie de ressembler à une *bergie* avec toutes tes affaires dans un vieux sac plastique crasseux? Elle agite les bras dans tous les sens et se moque de moi. Elle veut me faire

comprendre que les sacs plastique, c'est mieux que les cartables. Et que, si on les laisse dans le bus, personne n'en a rien à faire. Je lui donne une bonne bourrade.

Le Nigérian traverse dans l'autre sens. Il nous sourit, il sourit tout autour de nous avec ses grandes dents blanches, mais il ne dit rien. Sa longue robe éclatante et sa toque en coton brillent sur sa peau noire.

Nous achetons des Coca au 7Eleven et nous asseyons devant pour boire en regardant le flot des voitures qui roulent dans Long Street et se séparent au croisement. J'ai l'habitude de la circulation, de la manière dont elle coule dans mon esprit et dont ses rythmes changeants tourbillonnent. C'est une musique mouvante, liquide, lisse, apaisante ; une chanson aux sonorités et aux éclats envoûtants, que tissent la vitesse et les accélérations de la ville. La circulation est une chanson jouée avec mes sentiments comme s'il s'agissait d'un instrument à cordes ou d'un tambour lointain. En moi, elle efface tous les silences.

Il est près de six heures, Raphaël doit rentrer chez lui. Il m'embrasse, juste devant le 7Eleven, alors que tout le monde nous regarde. Il embrasse mon visage et se penche pour embrasser ma main. Je le repousse, nous rions.

Mossie et moi partons vers notre appartement. Il se trouve dans Skyline, au bout de Long Street. Nous habitons

au cinquième étage ; de notre véranda, nous voyons la mer. Le soleil entre par les fenêtres toute la matinée, il joue sur les murs, il peint avec de longues vrilles de lumière parmi les ombres.



Ce tableau joyeux, *Voici l'aimable jeune homme*, a la même légèreté et la même spontanéité que *Le Violoniste* de Marc Chagall, qui l'a inspiré.

Ici, néanmoins, le violoniste est un jeune homme en Levi's avec une tache rouge en guise de chemise.

La pleine lune se lève dans le ciel, d'un jaune dense au milieu du bleu métallique profond de la nuit.

Au premier plan et au fond, des maisons hollandaises du Cap, au toit bas, sont peintes à grands coups de pinceau d'un vert humide et de bleu-vert.

Dans cette imitation de Chagall, l'artiste donne l'impression que le jeune homme est magiquement en lévitation.

Chapitre 3

DE L'EXTÉRIEUR, SKYLINE RESSEMBLE À UNE COURTEPOINTE en patchwork accrochée dans le ciel. Divers rideaux et couvertures pendent aux fenêtres; on voit çà et là un batik de Java ou un dessus-de-lit fixé avec des pinces à linge, ou encore un rideau suspendu à sa tringle. Certains rideaux sont courts, d'autres pendouillent; il y en a des blancs, d'autres délavés et déchirés. Quelques fenêtres sont couvertes de papier journal, des vitres brisées sont obturées avec du carton. De la dentelle impalpable ondoie dans le vent, une chemise sèche sur un cintre. Il y a un panneau *À vendre* sur une fenêtre et sur une autre une planche où de grandes lettres rouges annoncent *Appartement à louer*.

Les vérandas sont bourrées de frigos, de matelas, de bicyclettes, de lits pliants et de fauteuils qui débordent des appartements déjà pleins.

La plupart des gens qui vivent ici sont des immigrés clandestins et des réfugiés en provenance de toute l'Afrique.

Ils ont envahi la cité, et ils partagent des espaces de vie, louent des lits et des coins de chambres. Peu d'entre eux ont le droit d'être ici, la plupart possèdent de faux papiers d'identité ou paient des pots-de-vin pour rester dans le pays. Ils arrivent de toute l'Afrique en taxi, en car, en train. Certains ont traversé le continent en faisant du stop. Beaucoup ont simplement marché. Leurs mondes piaillent dans la cage d'escalier, comme des aigrettes rentrant chez elles. Leurs mondes ressemblent à la circulation des voitures, se mêlant en roseaux tressés et en cordes de palmes. Ils m'emportent dans les tintements de carillons qui tremblent avec le vent : éclats de bronze, éclats de cuivre, bandes de fer-blanc étamé, tintant et sonnaillant.

Il y a de la poussière chez ces gens : poussière rouge, poussière brune, poussière des lits de rivière flétris. Ils portent la poussière des champs de bataille brûlés. Certains sont saupoudrés de poussière de charbon, de poussière d'amiante ou de la poussière des anciennes mines de cuivre. Il y a ceux qui sont couverts des os pulvérisés abandonnés au vent après les massacres de populations entières. D'autres sont affligés de la poussière des Gens Minces¹ qui

1. Expression (*Slim People* en anglais) qui désigne en Afrique du Sud les malades du sida, particulièrement en phase terminale. (*Sauf mention contraire, toutes les notes sont du traducteur.*)

ont disparu. Tous se retrouvent ici à la recherche d'une vie nouvelle.

C'est le pays de M. Mandela, disent-ils, alors tout doit y être bon.

Sous leurs vêtements occidentaux, certains sont tatoués ou arborent les scarifications rituelles ; d'autres ont les lobes des oreilles allongés par le poids d'anneaux métalliques. Leurs cheveux sont ondulés ou tressés comme des ruisseaux courant sur des collines de granite. Ils jouent de la musique sur des tambours, des xylophones ou à l'aide de petits sifflets qui parlent de sable, d'heures dorées ou de pirogues en roseaux qu'on mène sur des rivières grouillantes de poissons.

Leur musique transforme chaque appartement en un village où, chaque soir, les bœufs reviennent en meuglant. Leurs percussions parlent de l'ocre et de la boue des pots de terre et des paniers tissés serrés pour contenir la bière et le lait aigre. Une guitare en fer-blanc évoque, avec de lugubres grincements, une cabane bondée dans un township de Lusaka. Un petit tambour, au rebord décoré de ficelles tressées, et qu'on a transporté au-delà de nombreuses frontières, sur des sentiers et le long de maintes routes, rythme des chants de migrations et de nomades cheminant, parle de sables orange et des draps mouvants des

dunes où s'éparpillent les ossements de voyageurs perdus.

On dirait qu'il y a toujours de nouveaux arrivants dans la cité. Parfois, je croise quelqu'un une seule fois et je ne le revois plus jamais. Un homme en gilet blanc peut rester toute la journée accoudé à sa véranda, les yeux baissés vers la circulation puis levés vers le ciel; il finira par se fondre dans le paysage ou disparaître, si bien que je ne saurai jamais ni d'où il vient ni où il va.

Les types qui travaillent au garage Shell de l'autre côté de la route appellent Skyline le Carrefour de l'Afrique : *Regardez, toute l'Afrique converge vers ce pays et se donne rendez-vous ici au bout de Long Street. Ils croient peut-être que Le Cap est un grand hôtel avec plein d'emplois, ou quoi? À moins qu'ils croient pouvoir venir de toute l'Afrique jusqu'ici pour voler le boulot des gens? Qu'est-ce qui prend au gouvernement de les laisser entrer comme ça, hein?*

Maintenant ils vendent des passeports et ils achètent nos femmes. Oui! Ils achètent nos femmes, parce qu'ils ont beaucoup d'argent. Alors, ils peuvent acheter à votre femme plein de belles choses. Et votre femme, elle peut pas rester avec vous, quand vous avez seulement le salaire de misère du garage Shell. Vous voyez, ils sont pas bons pour nous,

ces gens-là. Il faut qu'ils rentrent dans leur pays d'origine. Il faut qu'ils retournent au Congo ou ailleurs.

En haut, dans l'appartement qui se trouve au-dessus du nôtre, nous avons une amie appelée Princess, qui fait des tresses et met des perles dans les cheveux au Pan African Market. Elle y a une petite échoppe baptisée Afrika Salon, où elle coupe les cheveux dans le style Elvis, ou Sexy Boy ou Harare Mambo. Elle vient du Rwanda, c'est une femme massive et forte, qui transpire tout le temps ; toujours à infuser un thé odorant ; toujours à se lamenter.

Appelle-moi seulement Princess, car je suis la princesse du Rwanda. Tu as entendu mon nom ? Princesse du Rwanda, et si tu désires acheter du sommeil, nous pouvons parler. Que veux-tu savoir ? Tu te renseignes sur mes enfants ? Non, je n'ai plus de filles. Mes filles, elles sont toutes mortes. Non, nous parlerons de mes filles une autre fois. Ne parlons pas de cela pour le moment.

Ses bras remuent avec sa voix, ses mains s'ouvrent et se ferment comme des lis noirs.

Elle loue de l'espace où dormir aux gens qui arrivent au Cap et ne savent pas où aller. Ils réussissent à trouver Princess grâce à un réseau qui part de la frontière pour s'étendre jusqu'à Skyline et aux communautés de réfugiés à Muizenberg et Melkbosstrand. Ils arrivent sans un

sou mais avec des récits écrits sur le parchemin de leur cœur, qu'ils ne racontent pas facilement. Ce sont des récits échappés par miracle à diverses guerres civiles, puis éparpillés dans le vent capricieux. On peut en lire les mots dans leurs yeux, maculés de désespoir, dans leur bouche, réduite au silence et close par l'horreur. On peut même lire ces mots sur leurs vêtements déchirés et usés. Parce qu'ils n'ont pas d'argent, Princess les lie à elle par des contrats non écrits qui les obligent à la payer dès qu'ils ont trouvé du travail et un endroit où se loger.

Il y a des vendeurs de bonbons qui vivent maintenant avec elle et qui sont installés chez elle comme des membres de sa famille. Ils sont grands, minces et très noirs. Elle aime leur proximité, elle respire profondément lorsqu'ils sont près d'elle. Ils vendent des bonbons et des cigarettes sur les trottoirs de Longmarket, l'un d'eux vend des stylos noirs devant le ministère de l'Intérieur. Quand je les vois, je pense à des grues hautaines au plumage lisse, qui se tiennent au bord d'un lac et surveillent le moindre mouvement de l'eau, à l'affût des poissons.



Sur ce troisième tableau, *Voici la femme du Rwanda*, une Noire imposante est assise sur une caisse en bois. Elle écarte légèrement les jambes, si bien que sa longue robe volumineuse se rassemble en plis entre ses cuisses. Elle tient un éventail chinois ouvert.

Sur son visage, on voit de petites scarifications rituelles, car ses joues ont été entaillées quand elle était enfant. Son visage est très noir. Ses lèvres et l'intérieur de sa bouche sont d'un rouge lumineux et érotique.

Les couleurs chamarrées de sa robe semblent jaillir de la toile : violet comme la mûre, terre de Sienne brûlée, orange *paw paw*, écarlate sacrificiel.

On pense, mais pas à cause de la posture de cette femme ni de sa race, à *Une femme d'Alger*, d'Auguste Renoir. C'est l'expression du visage, la moue de cette bouche spectaculaire, la profusion des couleurs qui induisent ce rapprochement.

Le cadre du tableau est composé de canettes de Coca-Cola aplaties, légèrement rouillées, qui contrastent quelque peu avec le caractère atemporel du visage de cette femme.

Chapitre 4

LES MARCHANDS DE BONBONS ramènent une femme et ses deux enfants. Ils sont maigres, ils ont traversé toute l'Afrique à partir du Soudan, en bus et en auto-stop. Ils ont franchi les frontières sans passeport ni argent, transportant seulement un paquet de minces couvertures. La femme nous montre une lettre de l'imam d'une mosquée de Khartoum. C'est un tout petit morceau de papier, tellement plié et replié qu'une fois ouvert, il paraît venir du fond des siècles tant il est usé et sale. Il est brun, maculé d'huiles corporelles et de sueur, et il porte les mots *Sulamin, Cape Town*, tracés avec une écriture qui elle aussi semble très ancienne.

Nous buvons du thé noir, et les vendeurs de bonbons nous traduisent l'histoire du Soudan et de sa guerre, telle que la raconte cette femme.

Princess oscille et marmonne, noue et dénoue ses doigts, essuie la sueur sur son visage.

Elle quitte le Sud quand les rebelles prennent son village. Les rebelles prennent aussi son mari. Alors elle part avec ses enfants. Elle laisse tout derrière elle. Tout ce qu'elle prend, c'est ses enfants et quelques paquets d'affaires. Le train est bourré à craquer, entre autres de soldats, et il n'y a rien à manger, rien à boire. Tous les gens courent pour attraper le train du sud vers le nord du Soudan. C'est le dernier train, parce qu'ensuite, les rebelles font sauter la ligne. Ils font sauter la ligne du train au pont d'Ariat. Et alors les gens doivent marcher pour quitter le Sud. Et beaucoup meurent en chemin, car il n'y a pas d'eau, le soleil fait éclater leur peau et leurs pieds enflent. Dans le nord du pays, il n'y a pas de place pour ces gens innombrables qui fuient le Sud. Ils doivent vivre dans le camp de réfugiés avec les scorpions. Tu connais ces camps pour personnes déplacées ? Ils ne sont pas bien. Alors elle repart, cette femme, comme le vent elle s'en va de notre pays. Comme nous aussi, elle quitte notre pays. Tu connais le vent ? Il ne peut rien porter. Juste un bout de papier avec une adresse ou un nom. Voici le vent. Aaah.

Les vendeurs de bonbons parlent du Soudan pendant toute la nuit, et Princess prépare encore du thé noir. Elle le fait infuser avec de la cannelle, de la cardamome et des clous de girofle, puis elle met beaucoup de sucre, si bien

qu'il a un goût formidable. Elle soupire et se lamente, elle noue et dénoue ses doigts.

Je regarde les chaussures de la femme, qu'elle a rangées avec soin à côté de la natte où elle dort. Elles ont perdu toute couleur et sont complètement fichues ; elles ont pris la forme épuisée du cuir de ses pieds. Ceux-ci sont durs et tout craquelés. Ses jambes sont desséchées et couvertes d'égratignures, à cause des épines et des buissons cruels qui poussent dans les régions arides. Quant à ses enfants, ils n'ont pas de chaussures. Leurs pieds ressemblent à de petites bottes éculées, leurs orteils ont perdu toute douceur.

Elle se recroqueville sur une natte, et ses enfants s'allongent sans bruit à côté d'elle. Je n'ai jamais vu des enfants qui ne font pas de bruit, qui se contentent de rester collés à leur mère en suivant chacun de ses mouvements. Ils ne rient ni ne pleurent, rien ne brille dans leur regard. Ils ont traversé toute l'Afrique, en marchant sur leurs petits pieds-chaussures. Ils restent allongés là, devant moi, sans pleurer ni gémir. Ils n'ont pas peur, mais je sais qu'ils devraient, car ils ont vu leurs frères découpés à la machette. Ils ont vu les rebelles trancher les bras de leur grand-père, qui a ensuite perdu tout son sang. Peut-être qu'ils ont cessé d'avoir peur le jour où leur mère les a fait monter à bord du dernier train

qui a franchi le pont d'Ariat; quand elle les a éloignés de la guerre au plus vite, en les cachant ici ou là jusqu'à ce que le bruit des armes à feu se fût éloigné. Peut-être que la peur les a quittés lorsqu'ils ont atteint le camp de réfugiés de Khartoum; ou bien le jour où ils ont quitté ce camp, le jour où leur mère a dit: *Il n'y a que du sable ici pour nous. Nous partons maintenant; nous nous rendons au pays de Nelson Mandela, très loin au sud, encore plus loin que notre maison, laquelle est l'endroit le plus au sud que nous connaissons. Nelson Mandela est le nouveau roi de l'Afrique. Il va donner l'ordre aux rebelles de nous rendre votre père. Ils le libéreront bien habillé, et non pas nu et ensanglanté. Ils le libéreront hilare et radieux, et non pas aveuglé et titubant. Ils le libéreront avec toutes ses dents dans la bouche et toute sa force dans ses membres. Il ne nous reviendra pas brisé, ça non! Alors je cuisinerai un tendre agneau ou un chevreau, et nous mangerons ensemble autour du feu. Voilà ce que le roi, Mandela, va faire pour nous.*

Demain cette femme et ses enfants prendront le train de Claremont pour trouver l'imam qui les installera au Cap. Quelqu'un lui volera son paquet de couvertures sur le quai de la gare. Un jour, elle reviendra pour régler sa nuit passée dans l'appartement de Princess et rendre aux vendeurs de bonbons l'argent qu'ils lui avaient prêté. Ses

enfants nous montreront leurs chaussures neuves en souriant.

Princess verse les dernières gouttes de thé dans ma tasse. Je m'adosse au mur et pense à la guerre. Ces gens disent que la guerre est un crocodile toujours affamé. Il a des yeux malhonnêtes et une queue qui bat violemment de droite et de gauche. Il rampe tranquillement vers vous pendant que vous vous lavez à la rivière, pendant que vous pilez le maïs ou que vous bercez votre vieille mère en train d'agoniser. Elle est toujours avec vous, la guerre, elle attend de faire exploser votre existence et de vous lancer près d'un fleuve pour y mourir. La guerre veut la mort. La guerre veut réduire au silence les chansons de votre mère. La guerre veut votre désespoir.

Nous nous disons bonsoir.



Le cadre du quatrième tableau est couvert de brillants émaux écarlate érythrine, vert citron et jaune mangue, qui contrastent violemment avec les couleurs plus nuancées de la toile proprement dite.

Une femme est allongée sur le sable du désert nocturne, sous la pleine lune. Elle est allongée sur le côté, la tête au

creux du bras. Son châle et sa robe en coton rayé couvrent son corps mince comme des arbustes secs habillent une colline assoiffée. Sur cette robe, nous reconnaissons les couleurs de la végétation semi-désertique.

Au premier plan, il y a un bol à nourriture vide en émail écaillé.

À droite et loin, une machette.

Entrant dans le tableau sur le côté, un lion de Barbarie à la crinière noire.

Il existe une similarité entre ce tableau, *Voici la femme en voyage*, et *La Bohémienne endormie*, d'Henri Rousseau.